

...

– Mais qu’espères-tu trouver ? sollicite Virginie.

– Tu n’as pas compris ? réplique Myrrdin.

– Je pense que si. Il faut que tu harmonises la conjonction de ton *animus* et de ton *anima*.

– Eh oui ! Je crois que tu as mis le doigt dessus !

– Mais, Myrrdin, peu de gens l’ont trouvée. La plupart d’entre eux sont devenus fous ; fous d’amour, fous d’eux !

– Mais, Virginie, ne suis-je pas un sage fou ?

Virginie ne peut s’empêcher de sangloter dans les bras de son homme. Elle vient de se rendre compte qu’il n’est pas prêt de trouver car l’incidence du trois n’est pas encore résolue dans sa tête. « Puis-je vivre ce trois » ? se demande-t-elle. « Pourquoi faut-il une trinité pour faire l’unité ? »

– Myrrdin, je ne comprends pas bien l’implication de « l’Hermite » et du « Bateleur » dans ta recherche, dans ta vie ?

– L’arcane VIII, en l’occurrence moi, signifie l’acceptation de la solitude, la prise d’indépendance, le comportement autonome. D’une certaine manière, « l’Hermite » peut prendre sens comme la coupure du cordon ombilical, ce qui correspond parfaitement à sa valeur numérique : neuf, nombre de la gésine. Car il s’agit bien ici de naître. Le « Bateleur » décrit la naissance physique, l’éveil corporel, la prise de conscience de ses potentialités, « l’Hermite » apparaît telle une seconde racine, qui n’est pas une renaissance, mais plutôt une ouverture spirituelle. On pourrait le définir pareillement à la construction d’une identité propre, sans référence aux autres, sans appartenance à un groupe donné ou à une classe sociale. C’est la formation du moi, la constitution d’une personnalité autonome. C’est sans aucun doute la raison pour laquelle, « l’Hermite » est imagé sous les traits d’un vieillard car il est synonyme d’expérience et de sagesse. Il s’oppose, d’une certaine façon, au « Bateleur » ; ou plus exactement, il le complète. Le « Bateleur » constitue, d’un point de vue psychologique, la création du moi, « l’Hermite » l’exprime dans sa finalité de vie et de recherche.

Virginie réfléchit et repense au houx :

– Mais, Myrrdin, tu n’en sortiras jamais. Y a-t-il encore trace de ce tombeau dont tu me parlais il y a quelques temps ?

– Bien sûr, l’endroit que les gens de ton époque appellent *Le tombeau de Merlin* est inaccessible dans son entièreté, le houx l’a presque mangé.

– C’est vrai ce que tu dis, lorsque j’étais à ta recherche, je me suis fait déchirer par les dards tranchants de ses feuilles. Mais alors, tu n’es jamais mort ?

– Si tu me vois aujourd’hui, dans ce temps qui est si différent, que nous pouvons faire l’amour, vivre, partager les joies de ma solitude, je peux te répondre que je ne suis jamais mort au sens où tu l’entends.

– Mais, comment fais-tu ? Tu as vécu au sixième siècle de notre ère ?

– À quel temps crois-tu appartenir, depuis quelques moments ?

Virginie manque de tourner de l’œil. La révélation de son compagnon la vide de sa substance. Elle ne sait que penser, que dire, que faire en ces instants d’intense confiance. Myrrdin se penche vers elle, lui dépose un baiser tout rond sur le front. Il la porte et la couche sur la paille qui leur sert de lit.

Au milieu de la nuit, Virginie se réveille. Myrrdin a ouvert les portes du foyer et la danse des flammes lui donne un aspect fantasmagorique. Ses ombres se mélangent à la lumière du feu, aux couleurs et formes qui lèchent le pourtour du poêle. Elle aperçoit l’homme, assis sur un vieux rondin, la tête entre les mains, sanglotant, défiant les dieux par ses paroles. Il murmure quelques phrases qui restent incompréhensibles pour Virginie :

*« Comment peux-tu espérer que je sois parfait alors que je suis plein de contradictions ? La vie est ainsi faite d'imperfections qui révèlent sa beauté. Comment peut-on comparer le grand si on ne connaît pas le petit ? »*

*« Je suis l'homme qui a ceint ses reins et qui ne prendra aucun repos tant que son vœu ne sera pas accompli ; dont le cœur divisé lutte avec lui-même, dont l'âme méprise sa demeure de chair et qui a choisi, dès l'enfance, la voie de la sagesse. »*

Reprenant petit à petit ses esprits, Virginie se dresse sur le lit et appelle Myrrdin :

– Mon chéri ! Viens me rejoindre, viens-là, tout près de moi que je puisse te respirer, te regarder, te palper, t'aimer !

Celui-ci, perdu dans ses pensées, ne prête aucune attention aux paroles de Virginie. Les yeux vides, il se tourne vers elle.

Il n'apparaît plus tel un dieu déchu aux yeux de Virginie mais semblable un être humain. Un homme, celui que des ambulanciers étaient venus déposer à l'hôpital de la Cité par une nuit de pleine lune et de mauvais chagrin. Un vieillard au regard flou, voyageant entre deux mondes, amnésique et en état de choc.

Laborieusement, quelques souvenirs lui reviennent en mémoire. « Oui, c'est bien cela », se dit-elle. « Il s'appelait Max-Donovan, du moins il se laissait prénommer comme tel. » Vieillard mal soigné au langage incompréhensible, perdu dans une chambre de l'unité psychiatrique dont Virginie en assumait la direction.

Les yeux de Myrrdin croisent ceux de Virginie. Elle se souvient très bien de ce regard absent qu'il affichait de temps en temps.

C'était par une matinée pluvieuse. Il était debout, regardant par la fenêtre de sa chambre. Il lui faisait signe de jeter un œil attentif à l'extérieur, au-dessous, dans la prairie.

– Percevez-vous les licornes, là ? Juste devant vous ? disait-il à Virginie qui ne distinguait que des chevaux qui batifolaient dans le pré.

Myrrdin joue avec l'ombre projetée par la lueur des flammes. Distraitement, il articule ses doigts pour former le chiffre « six ». Virginie recule sur la paillasse et frémit.

C'était l'histoire du chiffre de la bête que Max-Donovan lui avait contée avec force détails. S'en était ensuivies des situations insolites : le bris du percolateur du bureau des infirmières, la porte de sa chambre se détachant de ses gonds qui avait failli blesser une soignante, la guérison inexplicquée d'un patient qui se croyait enceint en se promenant avec un ballon sous sa chemise.

Tout cela était venu jusqu'aux oreilles du directeur de l'hôpital qui n'avait pas du tout apprécié les numéros de cirque de l'unité et avait enjoint le docteur Dulac à y mettre de l'ordre.

Myrrdin se lève et se place dans le fond de la petite pièce de l'habitation laissant la vive lumière du feu entre Virginie et lui. Elle ne distingue que quelques ombres de lui et frissonne à nouveau. Ses souvenirs se précisent.

Cela s'était déroulé un soir, en rentrant chez elle après une journée éreintante. Chez le libraire, en quête d'un magazine, elle était tombée nez à nez avec le Pégase en couverture. Or, le matin même, Max-Donovan lui prédisait son combat entre la licorne et le Pégase. C'était cette nuit-là qu'il avait profité d'on ne sait quel artifice pour se faire la malle.

L'ombre du corps de Myrrdin s'étale en dansant sur le mur en torchis. Virginie pense y voir tantôt un diable souriant, tantôt un ange égaré dans un monde où il n'est pas à sa place. Le flou de son contour stimule Virginie à se rappeler de son départ précipité pour des vacances en Bretagne.

Elle savait qui « il » était, intuitivement. Elle se souvenait de la tête du policier qui actait sa déposition en vue de retrouver son patient disparu :

– Et comment s'appelle-t-il, ce monsieur ? questionnait-il.

– Myrrdin Lanterneuc’h, avait répondu le docteur Dulac sans laisser le temps au directeur qui l’accompagnait, de réfléchir.

Elle s’était mise en route peu après sa déposition pour « le » rejoindre. Virginie ne savait pas où aller et se laissait guider par une forte intuition qu’elle avait ressentie. Les personnes chez qui elle logeait, ainsi que les autochtones, la décourageaient d’aller plus loin, mais elle n’avait pas peur. Au contraire, la réaction des gens la poussait un peu plus, elle sentait qu’elle était proche de son but.

Myrrdin revient s’asseoir devant le feu et marmonne encore dans sa longue barbe. D’un rapide revers de main, il essuie ses yeux embués, se frotte le visage et place ses bras sur ses cuisses. Son dos, courbé par le poids des ans, se profile telle la voilure d’un vieux bateau.

Les ombres des bouts de laine qui s’échappent de la couverture qu’il a placée sur ses épaules font penser à quelques branches d’un feuillu. Ce qui n’est pas sans rappeler à Virginie ce fameux matin du dix décembre.

Elle avait écrit un petit mot, placé en vue sur le volant de sa voiture disant, en substance, qu’elle était partie à la découverte de la forêt de Brocéliande. Elle était entrée dans les épais taillis et s’était perdue, avait souffert du froid et de la peur nocturne. C’était le lendemain matin qu’elle avait aperçu Althea, la licorne noire ! Elle l’avait suivie et, après avoir encore marché des heures, était arrivée devant « lui ».

Virginie l’avait reconnu tout de suite et avait pensé qu’il l’attendrait les bras ouverts mais, au moment où elle s’y précipitait, il avait fait un écart et l’avait laissée choir dans la boue.

Au travers de la petite fenêtre, à la faveur d’un rayon de lune, Virginie aperçoit la licorne et son expression se fige d’un coup. Elle se remémore :

C’était lorsque le Pégase était venu et qu’elle avait entraîné Althea, la licorne noire, dans le combat. En deux coups de sabot, la vie de Virginie la quittait. Ce n’était pas le poêle à bois qui l’avait brûlée, c’était son corps qui avait été incinéré au crématoire de Ploërmel. Elle l’avait senti, prisonnière pour l’éternité de ce monde, de cet univers hors du temps, au pays de l’enchanteur, au rythme du mythe et de la légende.

À son réveil, elle avait beaucoup oublié de sa vie précédente mais se rendait compte qu’une nouvelle existence s’ouvrait à elle.

Avec l’aide de Myrrdin et de ses décoctions, elle recouvrait ses souvenirs, petit à petit. Elle s’initiait à employer les déchirures du temps, à monter Althea, la licorne noire du savoir, celle qui est à la source de l’événement.

Tout en regardant cet homme sanglotant devant le feu, elle se demande toujours s’il n’est pas un dieu déchu tant l’impression de puissance et de force qui émanent de lui l’impressionnent.

Virginie se lève et s’approche de lui en silence. Le sol en terre battue accueille ses petits pas, Myrrdin ne lui porte aucun regard, enfoui dans les abysses de ses pensées. Elle dépose ses bras sur les épaules de cet homme, mi-ange, mi-démon, peut-être mi-dieu aussi.

Denis Nerincx (*in « La licorne de fiel »*)